

## *Suis-je ce que j'ai conscience d'être ?*

(rédigée par un élève de TS2 en janvier 2013)

Contrairement au reste du monde vivant, l'homme possède la capacité de dévoiler la vérité sur le monde qui l'entoure. On peut donc penser que, de la même manière, l'Homme peut connaître la vérité sur lui-même. En effet, étant donné que nous faisons l'expérience intime de nous-même, il semble naturel d'affirmer que nous nous connaissons, que nous savons la vérité à notre sujet. Or, la vision que nous avons de nous-mêmes, ce que nous avons conscience d'être est-il absolument certain ? Ne nous sommes nous jamais sur- ou sous-estimés ? Ce que nous croyions savoir sur nous n'a-t-il jamais été contredit ? Ainsi, ne peut-on pas penser que ce que nous croyons être la vérité nous concernant est en fait une vision purement subjective ? Pouvons-nous vraiment être objectifs sur nous-mêmes ? Pour ces raisons, n'est-il pas intéressant de se demander : « suis-je ce que j'ai conscience d'être ? ».

A cette question, « suis-je ce que j'ai conscience d'être », beaucoup de personnes répondraient par l'affirmative. En effet, au vu des progrès de l'Homme en ce qui concerne la connaissance du monde, comment penser que celui-ci ne se connaît pas lui-même ? Pourrait-on savoir comment était l'univers à ses débuts, connaître des lois régissant des phénomènes ayant lieu à des années-lumière de la Terre, sans se connaître ? On sait également que la médecine et la biologie actuelles poussent la connaissance de l'homme, d'un point de vue physique, très loin. Mais le « moi » se limite-t-il au domaine physique ou au contraire s'étend-il au-delà ? Si nous comparons l'Homme avec les autres animaux, il semble bien évident que l'Homme est différent. En effet celui-ci est doté d'une raison supérieure, et de conscience, c'est-à-dire d'une certaine connaissance de soi-même. Si on demande à un singe ce qu'il est, on sait très bien ce qu'il devrait répondre : « un singe ». De même l'homme sait qu'il est Homme. Or, les autres animaux (et végétaux) ne semblent aucunement avoir conscience de ce qu'ils sont. Mais qu'est donc l'Homme, pour ressentir le « moi » ? « une substance dont toute l'essence [...] n'est que de penser » pourrait-on répondre, en respectant les termes de Descartes. En effet, nous avons l'impression d'être « au fond toujours le même » en dépit des changements qui peuvent nous advenir, physiques par exemple. De plus, le « moi » serait dissocié et totalement indépendant du corps. Cette vision du « moi » était très répandue, et l'est toujours aujourd'hui, dans une moindre mesure. On peut penser que la religion a profondément influencé cet avis : comment pourrait-on ressusciter ou se réincarner si nous n'étions qu'un corps, ou même si seulement nous en dépendions ? Au moyen-âge notamment, la question du « salut de l'âme » était constamment posée. Or, n'a-t-on pas conscience d'être une âme ? Descartes, lorsqu'il affirme être une « substance », le fait-il sans raison ? Aussi, n'a-t-on jamais eu l'impression d'être « au-dessus » de notre corps ? Il est bien évident que l'Homme pense. Ainsi, alors que nous pouvons feindre d'avoir un corps, peut-on feindre de penser ? Il semblerait que non. Par exemple, il nous est très difficile voire impossible de nous

imaginer mort : nous ne pouvons pas « ne rien penser » ; même lorsque l'on pense ne rien penser, on pense que l'on ne pense pas ! Nous ne pouvons donc que comprendre Descartes lorsqu'il affirme que nous sommes une « âme » qui ne fait que penser. Nous ferions l'expérience du moi substantiel, et donc dans ce cas nous serions ce que nous avons conscience d'être : une substance dont la nature n'est que de penser. Cependant, quand bien même cela nous paraît possible, en faisons-nous vraiment l'expérience ? En sommes-nous réellement conscients ? Malgré la certitude de Descartes sur ce sujet, nous ne pouvons que rester dubitatifs : bien que l'on ne puisse se représenter sans penser, fait-on l'expérience de cette « substance pensante » ?

La plupart des Hommes, à l'âge adulte, savent qui ils sont, c'est-à-dire connaissent leur identité. Chacun connaît son nom, son âge, ses parents, etc. Mais sont-ils conscients de ce qu'ils sont, savent-ils quoi que ce soit concernant leur essence ? A cette question on peut penser que beaucoup répondront oui. Or, les réponses données seront très diverses. Par exemple, un médecin répondra de manière très précise, en invoquant ses connaissances en biologie, alors qu'un féru littéraire répondra de manière très abstraite. Certains comme nous l'avons vu diront qu'ils sont une « âme ». Il se peut que tous aient raison et soient effectivement différents, mais cela semble improbable. De plus, les réponses qu'ils donnent à un certain âge n'ont pas été telles toute leur vie. Ainsi, le médecin n'était au départ qu'un écolier, et ne disposait à l'époque pas de toutes ses connaissances. Si on lui avait demandé dans son enfance : « qu'es-tu ? », sa réponse aurait très certainement été différente de celle prononcée à l'âge adulte. Or, il est bien certain que nous nous représentons le « moi » comme non-changeant, puisque nous avons toujours le sentiment d'être « le même ». Considérons à présent le cas d'un homme malade (au sens d'une maladie passagère) : si on lui demandait ce qu'il est, il évoquerait sans doute sa maladie, qui fait partie du « moi » dont il fait l'expérience. Or, une semaine plus tard, une fois guéri, il n'en fera plus mention car il fera alors l'expérience d'un « moi » en bonne santé. Cela est aussi valable pour les sentiments : nous avons une expérience différente de nous-mêmes lorsque nous sommes en colère et lorsque tout va bien. Nous faisons donc l'expérience d'un « moi » changeant, et non toujours identique, contrairement à ce que nous pouvions penser avec Descartes.

C'est de cet argument que Hume se sert pour remettre en question la doctrine cartésienne du « moi », dans son Traité de la nature humaine. Descartes affirme en effet que la vérité sur le « moi » se découvre par expérience : lors du cogito, alors qu'il doutait de tout, il a fait l'expérience qu'il pensait, qu'il existait et qu'il était une substance dont la nature n'est que de penser. Or, si l'on fait attention aux expériences que l'on fait du « moi », on découvre tantôt que l'on est frustré, tantôt que l'on a faim, chaud, etc. L'Homme s'éprouve ainsi toujours de façons diverses. C'est pourquoi le « moi » n'est pas trouvable à l'état pur dans notre expérience. Nous pouvons aussi noter que, si Descartes avait raison, il devrait en permanence faire l'expérience de cette « âme », or il semble qu'il ait dû déployer des efforts certains pour découvrir cette « vérité ». Si nous faisons vraiment l'expérience de la « substance » en tout instant, chacun ne devrait-il pas répondre qu'il est une âme ?

On ne peut que suivre Hume lorsqu'il écrit que « le moi, [...] ce n'est pas une impression particulière, mais ce à quoi nos diverses idées et impressions sont censées se rapporter ». En effet, lorsqu'on a une impression, c'est l'impression de « moi ». On ne peut se passer du « moi », mais le « moi » tel qu'on l'éprouve, soit le « moi » empirique, est différent du moi tel

qu'on le suppose, et dont on ne peut se passer, le « moi » transcendantal (en utilisant les termes de Kant). Ce moi, tel qu'on le suppose est ce qui fait que nous avons conscience d'être toujours, au fond, le même depuis notre petite enfance. Nous avons donc montré que le « moi » tel qu'on le suppose ne peut être associé à l'expérience, vu que le « moi » dont nous faisons l'expérience change sans cesse. Nous avons conscience de ce dont nous faisons l'expérience, or cela ne peut pas être le « moi ». Il semble donc que nous ne sommes pas ce que nos impressions, ou l'expérience que l'on fait de nous, nous indiquent. Mais alors comment savoir ce que nous sommes ? Et quand bien même nous aurons l'impression d'être conscients de ce que nous sommes, le sera-t-on pleinement ?

Il est parfois des phénomènes que l'on ne peut expliquer en puisant dans notre conscience. Par exemple, certains troubles psychiques comme les phobies ne peuvent être expliqués par ceux qui en sont victime. Or, ce sont bien eux qui devraient être conscients des raisons de la phobie dont ils souffrent. Dans un autre registre, les lapsus sont également inexplicables en se bornant aux données de notre conscience : si après avoir prononcé un lapsus on se demande pourquoi on a prononcé un mot à la place du mot que, consciemment, on aurait voulu prononcer, on ne trouvera pas de réponse. On pourrait penser que ces lapsus s'expliquent par la ressemblance entre les mots, mais alors comment expliquerait-on les phobies ? Il arrive même que parfois nous éprouvons des émotions : de la joie, de la colère, sans raison apparente, ou consciente. On pourrait alors penser que la cause de tous ces phénomènes est neurologique, et que donc notre conscience, c'est-à-dire ce que nous savons de nous (et en l'occurrence des raisons de nos actes) n'est pas prise en défaut. Cependant, non seulement dans la plupart des cas il n'y a aucun trouble neuronal, mais aussi des raisons existent : les psychanalystes peuvent déterminer la cause d'une phobie ou d'un trouble obsessionnel compulsif et les faire disparaître, sans intervention chirurgicale. Les raisons qui nous ont poussé, involontairement, à prononcer un lapsus, par exemple, bien qu'inconnues à nos yeux, existent car d'après le principe de raison énoncé par Leibniz, rien ne se produit sans raison(s). La conscience humaine est donc lacunaire : il est des raisons que nous ne connaissons pas bien que nôtres (et donc desquelles on devrait être conscient). Ces raisons sont donc inconscientes, comme l'affirme Freud. Le psychisme humain n'est pas uniquement constitué de conscience, il possède une part d'inconscient. Selon Freud, la partie inconsciente serait la plus importante : en comparant le psychisme humain à un iceberg, la partie consciente serait la partie émergée et l'inconscient la partie immergée, donc la plus grande. Bien qu'il soit difficile de vérifier si l'inconscient est effectivement plus étendu que la conscience, on est désormais certain qu'il existe, et que donc nous ne pouvons nous « contenter » de notre conscience. Supposons que nous ayons conscience d'être quelque chose, une âme par exemple (comme l'affirme Descartes). Même s'il était vrai que nous ayons conscience de cela (ce qui, comme nous l'avons montré, n'est pas possible en se basant sur l'expérience que nous faisons de nous), nous ne serions pas ce que nous avons conscience d'être dans la mesure où une grande partie de notre être échapperait à notre conscience. En quelque sorte nous serions entre les mains, sans le savoir, de cette partie de notre être, qui est hors de notre conscience. C'est pourquoi nous ne pouvons, et ne pourrions peut-être jamais, être ce que nous avons conscience d'être.

Pour conclure, afin de savoir si nous étions ce que nous avons conscience d'être, nous avons d'abord exposé le « moi » tel qu'il nous apparaît : invariant, et éventuellement distinct du corps. Selon Descartes nous faisons l'expérience de ce « moi-âme ». Or, des exemples réels montrent que l'expérience que nous faisons du moi est variée : tantôt nous sommes joyeux, tantôt tristes, etc. Nous ne sommes donc pas ce dont nous faisons l'expérience, mais ce à quoi ces expériences se rapportent. Enfin, puisque des phénomènes se produisant chez des malades par exemple ne peuvent s'expliquer par des raisons présentes dans leur conscience, il est nécessaire qu'une part d'inconscient existe dans le psychisme humain. Or, si une part d'inconscient existe, nous pouvons affirmer que la conscience que nous avons de nous ne pourra jamais « suffire » pour savoir ce que nous sommes vraiment. En effet une grande partie de notre être nous échappera toujours. C'est pourquoi nous pouvons affirmer que nous ne sommes pas ce que nous avons conscience d'être.